

Entretien avec Aminata Sow Fall

À la recherche de l'âme africaine : écriture et imagination chez Aminata Sow Fall

[Propos recueillis au bureau de Madame Aminata Sow Fall au C.A.E.C., H. L. M. Fass
Paiotte à Dakar, le lundi 14 mars 2005]

Par
Madame Ada Uzoamaka Azodo.

Azodo: Madame Sow Fall, bonjour.

Sow Fall: Bonjour, Madame.

Azodo: Vous faites des romans socio-réalistes sur l'Afrique moderne après la colonisation européenne, voire l'Afrique postindépendante. Or, vos romans n'en restent pas moins un « cahier de retour » à la tradition africaine. En fait, une lectrice mythologisante y voit une obsession, inconsciente, peut-être, à vous l'auteur, de restaurer et réintégrer la valeur des mystères, des légendes, des mythes et des visions africains.

D'abord, notons en passant, et corrigez-moi s'il y a lieu, que vous êtes souvent animatrice des conférences littéraires et culturelles sur la solidarité et la paix dans le monde. L'espace d'excellence que vous avez impulsé à Saint-Louis, à savoir, le Centre International d'Études, de Recherches et de Réactivation sur la Littérature, les Arts et la Culture (C.I.R.L.A.C.), cherche à créer avec l'Université de Saint-Louis « un pôle d'échanges, de recherches et de créativité, » a aussi une maison de théâtre, une bibliothèque, une maison d'accueil et un centre socio-éducatif – centre

de créativité populaire--et travaille « sur toutes les questions relatives à l'équilibre humain dans une société en harmonie avec ses valeurs dynamiques tout en s'ouvrant sur le monde ». Puis, il y a donc à juste titre le Bureau Africain pour la Défense des Libertés de l'Écrivain (B.A.D.L.E.), un organe du Centre d'Animation et d'Échanges Culturels (C.A.E.C.) que vous avez aussi fondé à Dakar en 1989. Ensuite, l'Institut d'Étude et de Découvertes au sein du C.I.R.L.A.C. accueille des jeunes gens, des universitaires, des chercheurs, des femmes et des hommes d'Afrique et du monde chaque année pendant six semaines en mai/juin, pour un programme sur les réalités historiques, sociales, géographiques et culturelles des groupes ethniques au Sénégal et dans la sous région. Cet Institut cherche aussi à valoriser l'être humain, en permettant aux collaborateurs de se cultiver l'esprit. Normalement, les sujets thématiques sont la politique et la question de démocratie, la pauvreté et le devenir de l'Afrique, la créativité (production, expression artistique, musées, ateliers d'art et artisanats), la femme, et ainsi de suite.

Le but de ces cours introductifs en trois séances de trois heures, dit-on, est d'aider à la compréhension du changement et de la situation des pays africains en ère moderne. Puis, les visites aux lieux symboliques dans des villages particulières et des villes importantes, et les excursions avec des séances d'animation culturelles, ont l'objectif de restaurer les intentions premières des fêtes traditionnelles africaines dont la lutte et le chant, et les rites de baptême, de mariage, de puberté et de circoncision comptent parmi tant d'autres.

Appliquée à notre entretien aujourd’hui, Madame, cette introduction signifierait que notre regard serait penché sur les apports des symboles et des images obsédants et redondants dans votre oeuvre qui abonde en fêtes et rites traditionnels. Dans cette optique, cet entretien revient à la recherche et la délimitation des implications et des significations de l’âme africaine, voire l’imaginaire collectif africain.

▪

Azodo : Commençons par votre premier roman, *Le Revenant* (NEA, Dakar, 1976), traduit en allemand et en russe. En Afrique, on dit que les morts ne meurent vraiment jamais, mais peuvent facilement et inlassablement se mêler dans les affaires journalières des vivants. Pourriez-vous m’expliquer votre stratégie d’utiliser le spectre de Bakar comme un des personnages principaux du *Revenant*? Pourquoi vole-t-il, par exemple, son *sarax*, qui devait le lier avec les siens après la mort ?

Sow Fall : Merci, Madame. Mais, je voudrais un peu revenir sur votre introduction. Vous parlez de cette obsession par rapport aux traditions, l’imaginaire africain, etc. Vous avez énuméré beaucoup de choses, ce dont je m’occupe, ce qui acquiert mon intérêt à travers les organismes que j’ai créés. Si vous observez tout cela, je pense qu’il y a des pôles qui se dégagent. C’est, d’abord, la culture. Vous en avez parlé dans votre introduction. C’est vrai que je parle de la perspective dynamique de la culture, parce que la tradition, c’est notre culture. Mais, dans tout ce que je fais, et dans toute vision que je dégage, et qui parle du passé, je pense que ce qui est important, c’est que ce passé-là, il va vers l’avenir. Si on veut résumer en deux ou trois mots, ce qui ressort le plus de mes actions à travers la littérature et à travers ces organismes que j’ai créés, ça veut dire qu’il y a le problème

qu'il faut être soi-même. Il faut être soi-même et en étant soi-même, forcément, poser le pied quelque part. Il y a les racines. Il y a donc la tradition. Mais, la tradition en elle-même, elle n'explique pas tout. Elle ne peut pas résoudre nos problèmes. Alors, cette tradition-là, je pense que c'est mortel de s'en couper. C'est comme tout être humain. L'être humain, qu'il soit africain, qu'il soit américain, qu'il soit européen, d'où qu'il soit, il a une histoire. Chez nous, je ne sais pas, c'est peut-être parce que ce n'était pas écrit, ce n'était pas transmis par des livres, on ne parle pas d'histoire, on parle de la tradition. Mais, aussi bien l'histoire que la tradition on s'en va vers la modernité. Ça veut dire que ça va vers le futur, parce que c'est toujours dangereux de penser que la modernité c'est ce qui vient de l'Occident. Là, on nous oppose la tradition et la modernité. La tradition, c'est notre oralité, etc., etc.

Mais, au 15^e siècle, à l'époque de la grande Renaissance occidentale des pays européens, principalement, la Renaissance c'était la modernité. Vous savez que le porte-drapeau de la Renaissance européenne, il s'appelle Érasme. Érasme a vécu dans les années 1400, et il a été formé chez des religieux, au Pays-Bas, parce qu'il était d'origine hollandaise et d'expression latine. Alors, ceux qui l'ont formé, qui ont formé son esprit, ils disaient qu'il fallait être moderne. Parce que c'était des religieux, et dans la transmission de la religion de l'ancien testament et tout ça, il y avait énormément de lourdeurs de choses qui devaient être dépassées pour aller vers la modernité. Déjà, ces prêtres-là qui l'ont formé au 15^e siècle, ils parlaient de la modernité. Moi, dans mon esprit, je n'ai jamais fait d'idéologie. Je n'ai jamais dit qu'il faut opposer la modernité à la tradition. Non, ça, je ne l'ai jamais dit. Mais, j'ai toujours eu conscience que même quand on va vers la

modernité, il faut aussi avoir un bagage. Mais, ce bagage-là ne devrait pas être quelque chose de statique qui ne change jamais. Ça ne se met même pas pour moi dans la tête, parce que dès que tout ça se met tout le temps dans la tête c'est de l'idéologie. Ceux qui étudient l'idéologie, c'est leur spécialité. Moi, ce n'est pas ma spécialité.

Mais, j'ai vécu dans une maison, où la tradition était là et c'est là que j'ai appris à être moderne, sans qu'on en parle, parce qu'il faut aussi être dans son temps. Il faut chercher le futur, mais dans la tradition. On sait qu'il y a des choses qui retardent l'être humain, parce que c'est le temps, le contexte. Mais, on sait qu'il faut toujours, tout en gardant le meilleur, qui peut servir notre équilibre--parce que là aussi c'est une obsession, pour moi, l'obsession, c'est l'équilibre humain et sa dignité--il faut qu'il puisse oeuvrer dans sa dignité. Il faut qu'il puisse avancer. C'est ça.

Alors, donc, pour moi, ces travaux moyens importants, c'est la culture. C'est la tradition qui bouge pour nous emmener vers le futur, parce que si on voulait vivre comme au 14^e siècle, on n'existerait pas. C'est une manière de faire mourir la tradition, de faire mourir notre histoire, de figer, d'enfermer dans un ghetto qui bloque notre créativité. La créativité est importante. Si on n'avance pas, on meurt culturellement. Il nous faut aller vers la modernité comme ça.

Maintenant, l'Afrique est en retard, parce que sur le plan politique, on ne peut pas avancer. Voyez ce qui se passe. C'est l'être humain, au milieu du dispositif de toutes nos espérances et de toutes nos quêtes et de nos rêves, sans pour autant renier ce que l'on est.

Il faut savoir assimiler ce qu'on prend de la modernité. N'oublions jamais « Connais soi-même. » Et c'est comme ça que chaque peuple se reconstitue. L'exemple, pour moi, c'est tellement évident, tellement simple, parce que j'ai eu la chance d'avoir vécu dans une famille et dans un milieu où on sait justement digérer et être soi-même, respecter ce qu'on est et en s'ouvrant aux autres. Mais, ça aussi, ça implique la clairvoyance, et ça implique l'idée de tolérance, de recevoir les autres, pas seulement physiquement, mais recevoir les idées des autres.

Moi, je n'ai jamais été perdue, ni dépaysée, quand je lisais les textes qui me venaient de France, d'Europe, etc., textes qui venaient des parties du monde que je pouvais lire en français. Je n'ai jamais été dépaysée, parce qu'en même temps je voyais que là il y avait d'autres cultures, parce que la culture est importante. La culture même est essentielle. Si on perd la culture, là, on est perdu. Quand on est assis sur une culture, et qu'on reçoit le monde, là on fait la synthèse. Il faut l'intelligence qui vous aide à faire la synthèse. Il faut rester soi-même tout le temps en avançant. Rester soi-même, ça ne veut pas dire qu'on tourne le dos à la réalité, au futur, etc. Moi, c'est comme ça que je fonctionne.

Maintenant, les critiques, les penseurs, ils se penchent sur les textes. Ce sont eux qui voient des choses que, moi, je ne vois pas.

Mais, c'était tellement que, chez nous, la tradition, on ne nous l'a jamais apprise. On ne nous a jamais dit, c'est ça votre tradition. C'était même curieux, jamais c'est ça votre tradition. Mais, on savait qu'on vivrait comme ça. On savait que, par exemple, dans notre famille, on n'était pas des esclaves. Ce n'est pas parce qu'on était des filles qu'on devait

être inférieures. Voilà. Ça, c'était une avancée exceptée, permise dans un milieu où mes parents ont su ce qu'était la modernité et allaient dans ce même sens-là, sans renier ce que nous étions. Alors, nous, c'est comme ça qu'on a fonctionné. Et je pense que le monde peut fonctionner comme ça, mais dans une perspective dynamique. Ce n'est pas de l'idéologie, ce n'est pas du militantisme, mais c'est simplement le fait d'exister et d'aller droit, d'avancer la dimension.

Alors, maintenant, pour en revenir, spécifiquement, à Bakar. Vous avez vu dans le roman, qu'il n'y a rien de mystérieux dans le personnage de Bakar. Il n'y a rien de surnaturel dans le personnage de Bakar, parce que Bakar il se cache. Mais, il y a quelque chose de mystérieux dans l'imaginaire des personnes qui étaient là. On s'est servi de croyances qui pensent que les morts peuvent revenir. Il n'y a pas de frontière entre la mort et la vie. Il n'y a pas de frontière entre le réel et l'irréelle. Bakar s'est servi de cette croyance. Tout le monde a commencé par là. Il sait que Bakar s'est caché. Il n'y a aucun mystère. Il s'est caché dans la vie. Il a dit: Bon, moi, je vais me cacher. Je vais revenir et ils vont croire que je suis ressuscité. Donc, là, ça pose des problèmes de croyance. Mais, il faut voir aussi le contexte de mort. Il y a l'émotionnel. Il y a le mystère de la mort. Et, il apparaît dans cette condition. Tout le monde croit qu'il est mort, mais il est là et ça crée des désordres. Mais ça, ça montre l'impacte de nos croyances mystérieuses sur une situation donnée. Alors, ça aussi, ça fait partie des traditions. Jusqu'à aujourd'hui, il y a même des intellectuels qui ne peuvent pas partir de ce double fonctionnement. Alors, ça, c'est l'humain. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la complexité de l'être humain.

Aujourd'hui, vous voyez des gens, des médecins, des penseurs, qui ont toujours

fonctionné avec leur tête, avec leur intelligence. Ils sont là en Occident et qui un beau jour ils se livrent corps et âme à un gourou. C'est exactement le problème. Ils vont dans ces croyances qui n'ont rien, rien, rien de rationnel. Alors, ça, c'est l'homme. C'est l'être humain. Quand ces gens-là, ils bloquent toute leur intelligence, leur raison, et ils croient en un homme qui est devenu un gourou, qu'ils doivent se livrer corps et âme, pied et tête au gourou, eh bien, ça reproduit ces chemins-là de la fragilité, littéralement, devant le destin, ce besoin, en fait, de se raccrocher, d'accrocher quelque chose qui n'est pas palpable. Ça aussi, c'est humain.

Azodo : Bakar cherche le bonheur comme tout le monde et croit qu'il l'aura avec la naissance et le baptême de sa fille. Or, il échoue, par manque d'honnêteté. Il a escroqué de l'argent à son bureau pour payer le baptême. Quelle est votre pensée sur un concept de construction théorique telle que la quête du bonheur chez les êtres humains?

Sow Fall: Moi, je pense que c'est normal. L'être humain, il cherche le bonheur. Dans les religions révélées, par exemple, dans le christianisme, dans la religion musulmane aussi, on a mis cette croyance que Dieu a descendu l'être humain sur terre. Et, il lui a donné tout ce dont il avait besoin pour être heureux. C'est l'essence même de la vie. Il avait tout ce qu'il lui faut pour être heureux, mais il a touché le fruit défendu. Alors, c'est là qu'on lui a dit, toi, parce que tu as perdu le bonheur que tu avais, tu vas maintenant gagner ton bonheur à la sueur de ton front. Donc, la quête même, quand on va à la *Genèse*, selon l'histoire de la religion, c'est qu'on va chercher le bonheur. Mais, le bonheur, ce n'est pas le bonheur à tout prix. Ce n'est pas le bonheur n'importe comment, à n'importe quel prix.

L'être humain doit aussi se maîtriser. Il doit savoir quel bonheur, parce qu'il y a des bonheurs qui détruisent. Il y a des bonheurs qui détruisent complètement, physiquement, quand on se colle à la drogue, etc. On croit chercher le bonheur, mais on va se détruire. On croit chercher le bonheur, mais on peut détruire le tissu familial. On croit chercher le bonheur par le pouvoir, mais on peut même détruire le monde. Quand on a une ambition extrême on se dit, il y a une arme là. Mon bonheur, c'est de conquérir le pouvoir. Je vais éliminer les autres. L'être humain est placé devant ses responsabilités. Il va vers le bonheur. Moi, quand j'écris mon texte-là et que je me dépense, que je souffre pour sortir un texte, c'est pour, à la fin, quand je lis mon texte-là, que je sois heureuse, que j'aie une certaine jouissance aussi d'avoir créé ça.

Azodo : Quand on regarde de plus près les personnages de Bakar et de son spectre *Le Revenant* devient aussi un récit allégorique qui traite du conflit entre la Vérité et l'illusion. Pourquoi avez-vous absous Bakar et puni sa soeur Yama ?

Sow Fall: Ça aussi, c'est toute une problématique de la création. Moi, je n'ai pas cherché à absoudre Bakar et à punir sa soeur. Ça, c'est dans la marche du roman. Vous savez, très souvent, quand on n'est pas là-dedans, on le croit difficilement. Mais, j'ai vu des auteurs qui disent qu'ils contrôlent complètement tous leurs personnages. Bon, là, c'est dans l'ordre de l'intellect, c'est cérébral. C'est que, d'un bout à l'autre, ils veillent intelligemment sur eux. Moi, j'écris autrement. Je ne peux pas mettre en avant mon intellect comme un truc de mathématique que je calcule. Moi, je préfère écrire dans une position d'émotivité et d'émotion. Et, quand j'y vais, ce n'est pas de ma faute. Moi, je ne peux pas reconstituer un texte de fiction. Si je perds une page de fiction, je ne pourrais

jamais le reconstituer, parce que je suis dans une autre dimension quand j'écris. Quand je fais une conférence, perdre même toute la conférence, ça ne me posera pas de problème, parce que la conférence est une critique. Mais, perdre une page de roman, pour moi, c'est une catastrophe. Je ne pourrais jamais reconstituer l'oeuvre.

Alors, ces personnages-là sont liés à la logique du texte. Il y a une logique dans le texte qui n'est pas une logique rationnelle. Bon, vous pouvez veiller à la cohérence, mais sur le plan simplement d'un choix moral, Bakar, il n'est pas malhonnête. Bakar, il ne l'est pas du tout.

Azodo: **Mais, il a volé, non ?**

Sow Fall: Il a escroqué de l'argent, oui, mais qui l'a poussé ? C'est sa soeur et sa famille. C'est Yama. Parce qu'ils sont sortis d'une condition modeste, et Yama a voulu coûte que coûte que Bakar puisse aller dans le sens de la revalorisation de sa propre famille, c'est elle qui lui a dit qu'il faut épouser cette fille d'une grande famille. C'est elle qui lui a dit, avec toute la famille, ses amis et tout ça, qu'il faut faire les choses en grand.

Évidemment, Bakar est faible, parce que, moi, si quelqu'un me dit, comme le proverbe le dit, « mets ta main dans le feu, » est-ce que tu vas mettre ta main dans le feu ? Il faut voir les pressions sociales, elles sont fortes ici. Il faut avoir beaucoup de personnalité, vraiment, pour échapper aux pressions sociales. Donc, c'est Yama qui a l'air de faire ça, parce que tout ce qui lui arrive, Bakar, c'est Yama. C'est sa soeur. Et, moi, ce que j'ai

voulu montrer par là, c'est en même temps montrer la force de ces pressions. On ne peut pas absoudre complètement Bakar, parce qu'on peut toujours lui dire rationnellement, « toi, tu es assez grand, tu n'aurais pas dû accepter. » Mais, c'est Yama qui oeuvre ça.

Moi, logiquement, j'accepte ce fait que Yama, elle a récolté ce qu'elle a semé.

Évidemment, là, les féministes me diront toujours, vous avez sacrifié la femme. Non, ce n'était pas dans mon esprit de sacrifier la femme. Là, aussi, c'est à l'image.

Paradoxalement, Yama, c'est un personnage que j'admire beaucoup, parce que, tout n'est pas noir ou blanc. Ce que j'admire chez Yama, c'est sa force de personnalité. Elle sait où elle veut aller et elle y va. Mais là, c'est un être humain, On ne peut pas dire que les femmes, elles sont toutes bonnes et que les hommes sont tous mauvais. On ne peut pas dire ça. Tout le monde a ses qualités et ses défauts. Ce truc de Bakar, il faut le voir, ce n'est pas les femmes. Moi, je trouve que les femmes, au-delà de Yama, sont très fortes, surtout chez les femmes africaines. Mais, il faut qu'elles orientent leurs actions. Je n'ai pas absous Bakar. Je n'ai pas puni Yama. Tout est dans la logique du texte.

▪

Azodo: Dans votre deuxième roman, *La grève des Bàttu*, (NEA, Dakar, 1979), adapté au cinéma par Cheick Oumar Cissoko sous le titre *Bàttu*, présélectionné en 1979 pour le Prix Goncourt, couronné du Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire en 1980, traduit en anglais, en russe, en allemand, en chinois, en danois, en suédois, en italien, en néerlandais, en finnois, en swahili et en espagnol, vous faites une oeuvre tout à fait imaginaire, où le trompeur est trompé, grâce au bàttu, cet emblème

d'échange entre le doué et le démuni humains. Quelles sont vos pensées sur le sort et le destin ?

Sow Fall: Bien, moi, en tant que croyante, je suis musulmane et pratiquante. Mais, je pense que c'est Dieu qui décide de tous destins. Je crois ça, mais je crois aussi que Dieu a laissé à l'être humain son libre arbitre. Si je fais le mal en tant que musulmane, en disant que c'est mon destin, ça veut dire que, logiquement, donc, Dieu ne devrait pas me punir d'avoir fait le mal. Je dis que c'est Dieu qui m'a fait faire ce que j'ai fait. Je n'y crois pas du tout. Tout être humain a une image de manœuvre pour aller dans le sens de son destin. C'est aussi reconnu tant par la religion que par la tradition. Dans la tradition, il y a un proverbe ouolof qui dit : « *Yalla Yalla bey sa toll.* »[« Tu as beau imploré Dieu, il faut cultiver ton jardin. »] C'est le proverbe ouolof. Si je reste en priant toujours, « Dieu, donne-moi des richesses, etc., » si je ne travaille pas, je ne peux pas avoir ces richesses. Donc, l'être humain peut agir sur son destin, parce que Dieu lui a laissé cette porte-là. Elle a aussi ce qu'on a dit au début. Dieu a dit aux êtres humains, vous pouvez avoir le bonheur, mais, il faut aussi travailler pour avoir ce bonheur. Il faut oeuvrer à ce bonheur. Donc, je crois au destin aussi, parce que je suis musulmane. Mais, je crois aussi à la forte responsabilité de l'être humain.

Azodo: La mendicité est un motif qui revient d'une manière redondante dans *La grève des Bàttu*. La mendicité, aurait-elle une fonction spirituelle pour vous?

Sow Fall: La mendicité, non, elle n'aura pas pour moi une fonction spirituelle. Ce qui a une fonction spirituelle, c'est la solidarité. C'est l'acte de donner. Celui qui donne, mais

qui donne en toute générosité, par amour pour le prochain, pour sauver la dignité du prochain, ça a une portée spirituelle, selon moi. Mais, ce que j'ai voulu justement dénoncer dans *La grève des Bâttu*, c'est qu'on a dévoyé même le sens du don. En donnant aux mendiants, on ne pense pas à la misère du mendiant. On pense à son intérêt. C'est ça que je dénonce. Quand on donne, il faut donner par pure générosité. Ça, ce n'est pas seulement dans la religion musulmane, c'est aussi dans la religion chrétienne. Il faut donner par amour pour l'autre. Vous voyez que l'autre souffre. Il n'a rien. Le devoir de solidarité doit s'exercer. On n'a même pas besoin d'atteindre celui-là qui se met dans la rue pour mendier. C'est ça qui s'explique chez les musulmans. Un des piliers de la religion, est de donner un pourcentage de ses richesses aux pauvres. Si on leur donne, ils n'auront pas besoin d'aller se salir dans les rues pour mendier. C'est la fonction en même temps spirituelle et sociale de la mendicité.

Azodo: La cécité aussi est un motif obsédant qui se voit chez des personnages cardinaux dans vos romans---Nguiirane Sarr (*La grève des Bâttu*), Grand-père (*Le Jujubier du patriarche*), Dianor (*Douceurs du bercail*) et Mahanta Bally (*L'Appel des arènes*). Pourquoi avez-vous rendu aveugle le personnage de Nguiirane, musicien, compositeur et orateur?

Sow Fall: Là, aussi, moi, je veux donner beaucoup d'importance à ce qui est physique. Ça ne vient pas du tout par rapport à la dimension de la spiritualité, de l'intelligence et tout ça. Voyez, tous ces aveugles dont vous parlez, ce sont des êtres très brillants. C'est dit, j'ai écrit même dans *Douceurs du bercail* chez Dianor. C'est un être de lumière, ce qui était quelque chose de plus important, qui est de la dimension spirituelle, de

l'intelligence, la lumière, elle est intérieure chez cet être humain. C'est aussi pour leur rendre hommage, les aveugles. C'est pour dire qu'il y a des gens qui voient bien, j'ai écrit explicitement, spécifiquement dans *Douceurs du bercail* chez Dianor.

Dans un roman qui va paraître, il y aussi une femme qui s'appelle Larry. C'est une aveugle qui est une chanteuse clairvoyante. C'est dire, donc, que le handicap physique, ce n'est rien. Ce qui importe pour l'être humain, c'est sa lumière qu'il peut projeter en dehors de son état physique. Il ne faut pas mépriser les personnages aveugles, parce que les personnages aveugles, ils peuvent porter une lumière. C'est très important pour moi, la force intérieure dans les êtres humains. Quand on parle des femmes, je dis, pour moi, la force intérieure qui est dans la femme, ça rejoint la même préoccupation pour moi. La femme a énormément de richesse intérieure qu'elle a besoin d'utiliser. Il faut qu'elle cherche à la faire sortir.

▪

Azodo: Je reviendrai plus tard au mytheme de « lumière, » quand je vous parlerai de votre sixième roman, *Douceurs du bercail*. Or, dans *L'Appel des arènes* (NEA, Dakar, 1982), votre troisième roman, présélectionné pour le Prix Goncourt en 1982 et plus tard pour le Prix Alioune Diop, traduit en russe et en allemand, couronné par l'I.C.A du Prix International pour les Lettres Africaines, adapté au cinéma et à paraître en japonais et en anglais, dans ce roman l'arène semble être un lieu clos et espace imaginaire, un archétype de blotissement qui appelle les néophytes à s'immoler, partiellement, dans le berceau onirique, en faisant la lutte, et ainsi

renaître à une nouvelle vie sous la tutelle de leurs guides ou idoles. Est-ce que c'est aussi pour vous l'appel aux Africains modernes et perdus au retour aux épistémologies africaines?

Sow Fall: Le retour, c'est symbolique, parce que tout dans *L'Appel des arènes* est symbolique. Ça veut dire se rappeler d'où ils viennent, de puiser à leur propre source. C'est tout simplement ça. Moi, je n'ai pas connu le village. Parce que je n'ai pas connu le village, ça n'a pas été une nostalgie, mais beaucoup de poésie, quand je parlais aux gens qui revenaient du village. Je suis née à Saint-Louis. Et, je n'ai jamais connu le village que quand j'ai presque l'âge que j'ai. Actuellement, même dans ma résidence secondaire qui se trouve dans un village--l'Université de Saint-Louis se trouve justement dans un village--j'ai rencontré énormément des gens qui venaient des villages, parce que ces gens-là travaillaient chez nous, pendant la saison sèche et partaient. Il y a un contact comme ça avec le village qui était pour moi une grande fascination. J'ai toujours été fascinée par la nature. Saint-Louis, quand je suis née et où j'ai grandi, c'était la pierre et l'eau. Il n'y avait même pas beaucoup d'arbres. J'ai aimé tout ce qui poussait. Voilà pourquoi je mange beaucoup de fruits. J'ai toujours aimé les choses qui viennent de la terre.

Alors, donc, je ne me verrai jamais, aujourd'hui, dire que je vais vivre comme ma grand'mère ou nos grands-parents. Ni dans mes idées ni dans mes habitudes, je ne dirai jamais qu'on vit comme on vivait dans le siècle dernier. Je veux maîtriser le temps. Il faut chercher à être le maître des événements et des choses. En tant que militante dans le mouvement féministe, je disais, pourquoi se mentir à des chercheurs et à l'homme. Il

faut, la femme, qu'on puisse lui donner les armes d'être debout, d'être elle-même et d'avancer dans le monde. Voilà ce qui est pour moi la petite différence entre le militant et le musulman. Beaucoup de monde ne comprenait pas ma position. Je dis qu'il faut que la femme soit instruite. Il faut qu'elle soit libre comme être humain. Il faut qu'elle se respecte, qu'elle sache qu'elle a une force intérieure. Comme ça, elle ne va même pas demander, quémander ou partager. Non, la femme a tellement de force, pas seulement intellectuelle, mais spirituelle, quelque chose de mystérieux, qu'elle peut se libérer elle-même. Elle va être debout. Elle va aller à sa dignité.

Alors, donc, moi, je pense qu'on ne va pas aller, on porte même en soi-même un bagage. À chaque instant, à chaque pas de notre vie, on le retravaille, ce bagage-là, par rapport à ce que nous en devons, par rapport à ce que nous avons réaménagé, notre vision de choses, qui change, qui s'adapte, etc., etc., sans jamais sacrifier ce que nous sommes. Voilà ce que j'ai dit dans *L'Appel des arènes*.

Azodo: Bon nombre de critiques ont observé l'emploi de l'esthétique de la tradition orale dans *L'Appel des arènes*. Quel est le sens du *mbaar* du point de vue de l'initiation et de la socialisation des jeunes gens?

Sow Fall: Ça jouait exactement une fonction sur deux plans, réel et laudatif, dans le sens d'atteindre les valeurs essentielles dans la société. C'est le sens du courage. C'est le sens de la solidarité et le sens aussi de l'identité. Ça apprenait quelque chose de moral au groupe, la morale de la société. Mais, ça aussi, jouait la fonction de rêve, que tout être humain a besoin de rêve. Notre activité artistique et la science de lutte; tout ce qui

accompagne la lutte--la poésie, la danse, la musique de la chanson ; tous ceux qui jouent ces rôles-là, ce sont des grands sportifs. Le même rôle que jouent les sportifs, le *mbaar* [case d'hommes], dans une certaine mesure, jouait ça aussi. Ils n'étaient pas dans le *mbaar* cloîtré. C'était des festivités, où l'on admirait les grands champions.

À Saint-Louis, on est accueilli par certains de mes frères. Chaque nuit, il y avait des tam-tams. Pourtant, mon père est quelqu'un de très moderne. Chaque nuit, il y avait ce tam-tam. Il y avait ces feux du bois. Il y avait ces choses-là qui éblouissent, qui nourrissent l'âme, parce que c'est un spectacle, qui avait la même fonction que la musique ou les grands concerts-là auxquels vous vous adressez. Ce n'était pas une fonction d'enfermement. C'était une fonction de créativité, une fonction laudative, parce que l'être humain il a besoin de ça.

Azodo: Si on peut dire, donc, avec justesse, que la grande leçon de *L'Appel des arènes*, c'est que l'être humain peut se délivrer de la mort en renouvelant sans cesse les rites de son être, comment expliqueriez-vous la sommaire au verso du livre, selon laquelle le roman montre que « tous les dieux ne sont pas morts, qu'est né en son sein un de ces demi-dieux que chaque génération crée pour satisfaire ses besoins de dépassement » ?

Sow Fall: Oui, je le crois. C'est même écrit dans cette manière dans le livre. La citation de la couverture, c'est une synthèse de l'éditeur. Quand Diogou discute avec Diattou pour amener Nalla, pour lui expliquer lui-même, son espèce de reviviscence, c'est parce qu'on a besoin de ça. On a besoin de mythes. On a besoin de modèles. C'est pourquoi,

aujourd'hui, il n'y a rien qu'on peut faire. Tout n'est pas le paquet. Aujourd'hui, on voit que les êtres humains ont besoin d'avoir ces demi-dieux, de ces gens-là comme des demi-dieux. J'ai dit ça quelque part dans le livre, *L'Appel des arènes*. Et, c'est normal. Tous les gens qui défendent Michael Jackson et de grands sportifs, c'est parce que ces gens-là, ils les ont considérés comme des demi-dieux. Chaque génération a besoin de ces mythes-là. L'être humain ne peut pas vivre sans mythes. Toutes générations, toutes cultures, toutes religions, elles ont besoin d'avoir ces mythes-là. Ça fait partie de notre besoin intérieur, inexplicable, de nous envoler vers une idéale quelconque. Nous avons besoin de l'idéal.

J'ai écrit quelque part cet article dans le journal, *Libération*. Je disais que le sport est devenu le seul terrain actuel d'envol. Il n'y a plus de case. Il n'y a plus de célébration mythologique. Le sport, il est devenu la nouvelle mythologie moderne, en pleine modernité. Nous sommes en pleine mythologie moderne. Seulement, quand les gens se bousculent dans les stades, jusqu'à s'entretuer, parce qu'il y a leur idole qui est là, c'est parce qu'on a besoin de mythes. C'est intérieur. Donc, si le sport, par exemple, le football, suscite cette passion, c'est parce que le sport est devenu le seul terrain d'envol, de sortir de sa dimension. Or, les demi-dieux, on a besoin qu'ils soient des demi-dieux. Et, s'ils ratent leur fonction de demi-dieux, ils sont massacrés. Quand un grand sportif se fait battre sur le terrain, mais les gens ne pensent jamais aux plaisirs qu'il avait donnés avant. Alors-là, il est lacéré, déchiré....

▪

Azodo: **Ailleurs, au sujet de *L'Ex-père de la nation* (L'Harmattan, 1987), traduit en allemand, vous avez distingué entre le sens de « L'ex -> père avec « e » minuscule et**

de « L'Ex -> père avec « e » majuscule. Voilà une distinction qui m'échappe toujours. Que voulez-vous dire exactement?

Sow Fall: Non, je n'ai pas distingué. Il y a quelque chose qui est, peut-être, un choix de l'éditeur. Moi, dès le début, mon livre, ce n'est ni « L'ex-père » ni « L'Ex-père ». Le titre de mon livre, c'est « Ex-père de la nation ». Alors, l'éditeur, il a mis « L'Ex-père » quand le livre a paru. Ça change tout, tout le motif. Dans mon titre, je mets « Ex-père » pour dire n'importe quel ancien père, n'importe qui pouvait être un ancien père de la nation. C'est indéterminé. Alors, dans le livre en français, dans la page de base, sur la première page, c'est comme ça. Mais l'éditeur--pourtant il a même réédité le livre plusieurs fois, mais il ne l'a pas corrigé, et je le lui ai dit--l'éditeur, parce que Senghor venait de partir du pouvoir, je crois qu'il avait eu l'intention que les gens pensent à Senghor. Et, ça n'a pas marché, parce qu'il y a un neveu de Senghor que je connais, qui a cru que je critiquais Senghor, je lui ai dit que non, que je n'ai pas dit Senghor. Donc, pour moi, je n'ai pas dit Senghor. J'ai voulu seulement voir quelqu'un qui tombait dans le piège du pouvoir d'ex-père de la nation. Alors, je voudrais seulement montrer que c'est valable pour tous les anciens chefs d'état africains qui se prenaient pour les pères de la nation. Senghor n'a jamais été dans les histoires de pères de la nation.

Azodo: Je crois que vous avez déjà répondu a ma prochaine question qui porte sur l'emploi du nom commun « père » pour désigner le guidé déchu du peuple. Pour moi, le père est une image innée, primordiale et collective.

Sow Fall: Oui, pour moi aussi, c'est un terme général. Pour moi, ça veut dire que ce n'est pas localisé. Ex-père de la nation dans le vague. C'est comme si j'avais dit « homme » et vous avez dit « femme. » Ce n'est pas l'homme. Ce n'est pas la femme. C'est tous les hommes et toutes les femmes qui pourraient se reconnaître dans ce roman.

Azodo: Pourquoi le président, Madiama, n'a-t-il pas pu échapper aux machinations de ses conseillers qui l'assaillaient de tous les côtés, et ceci malgré sa bonne volonté? L'être humain, peut-il contrôler son destin ?

Sow Fall: Je crois qu'un système politique est toujours fort. C'est trop fort. La question qui se pose c'est : est-ce que quelqu'un peut changer un système, surtout quand il y a un système de machinations comme ça, surtout quand il n'est pas un politicien professionnel ? Moi, je ne voulais même pas écrire un roman sur la politique, mais je voulais écrire un roman sur l'hypocrisie des gens qui entourent l'homme de pouvoir. Et, ça peut être un pouvoir politique. Ça peut être un pouvoir d'argent. Ça peut être un pouvoir même spirituel, parce que de grands chefs religieux, que ça soit la religion musulmane, chrétienne ou autre, ils sont entourés des gens. Et, eux, ils n'ont pas toujours prise avec la réalité. Ils ne savent pas ce qui se passe. Ce sont leurs conseillers qui leur disent les choses. Ils se sont dispensés de leur vue des choses. Ils ne sont pas en relation directe avec ce qu'ils se sont sentés contrôler. C'est ça.

Cette question m'avait toujours troublée. Est-ce que les hommes de pouvoir, ils se rendent compte qu'ils sont des otages des personnes qui les entourent ? Ces personnes

peuvent être des familles, des amis, des forces, et cetera, qui leur disent, voilà ce que vous devrez faire. Et, j'ai vérifié ça dans la réalité. J'ai vécu ça dans la réalité.

Quand j'avais déjà corrigé les épreuves de mon roman, il y a eu dans *Le Point* une enquête sur les hommes de pouvoir: qui leur dit la vérité ? Moi, j'ai gardé ce numéro du *Point* dans mes bagages, parce que je voulais qu'un jour, si quelqu'un fait des études qu'il sache que je n'ai pas été influencée par ce journal. Il y avait seulement de la similitude entre ce qui est dans mon roman et ce qui est dans l'enquête. Ils ont interviewé des hommes politiques français. Ils leur ont demandé : est-ce qu'on vous dit la vérité ? Eux, tous, ils ont dit que nous, on nous dit ce que les gens pensent que nous voulons entendre. Et, il y en a un—je ne me rappelle plus si c'est Chirac ou Raymond Bâ—qui a dit que quand on est chef en politique, quand on a le pouvoir en politique, il n'y a que votre femme à vous faire la femme de ménage. Personne ne vous fait aucune histoire. Tout le monde vous dit ce que vous voulez entendre. Il n'y a que votre femme qui proteste. Il n'y a que la femme qui dit ce qu'elle pense. Voilà.

▪

Azodo: Dans *Le Jujubier du patriarce* (C.A.E.C. – Khoudia, 1993), republié chez L'Édition Poche, Serpent à Plume, en 1997, et traduit en italien, les chants célèbrent les grands guerriers et les héros anciens. Parlez-moi de cette mémoire de l'âme africaine qui se lit dans les chants traditionnels.

Sow Fall: Oui, alors, là, on reproche à juste titre à l'histoire orale, aux chants traditionnels, de ne chanter que les héros et les chefs, parce que ce sont eux qui étaient au devant. Les chants traditionnels, les épopées, les généalogies, tout cela, ça chantait les

chefs. Et ça les chantait dans les hauts faits, et ça chantait aussi la famille et les associations. Mais, il n'y a pas que ça aussi dans la tradition, parce que ça se comprend avec l'histoire. Les chants traditionnels, les épopées, les généalogies, c'étaient nos « livres » d'histoire. Mais, en même temps aussi, il y a l'histoire populaire, les chants, les danses, la créativité, où le chant dit la vie de tous les jours, où le chant se moque, où le chant condamne les chansons que l'on retrouve dans les contes, ce que fait la littérature d'une manière générale. En même temps, ça distrait, ça éduque, se moque, fustige des comportements. Tout ça pour dire le besoin de la solidarité de la communauté. C'est ça que dit la chanson. Et, on était très critique, en faisant de la satire, mais aussi, en disant la beauté, en disant l'amour, en disant le patriotisme, tout ça c'est populaire. Alors, ce n'est pas seulement les chefs, c'est M. et Mme Tout le Monde qui peut s'y retrouver, qui peut s'y reconnaître et qui doit pouvoir penser à se mettre de manière normale dans les normes de la société.

Azodo: Le tuteur de Nalla dans *L'Appel des arènes* fait allusion à l'arbre comme source de vie lorsqu'il dit: « L'homme qui perd ses racines se dessèche et meurt » ? Le jujubier, peut-on le voir donc comme l'Arbre de Vie, l'archétype de l'ascension qui aide à la transformation de la communauté ?

Sow Fall: Oui, dans un sens, parce que ça se dit ou se suggère à la fin du *Jujubier*. Le jujubier, il était mort. Tout le monde se bagarrait, se chamaillait, ne voulait que la richesse et l'argent et ne voulait pas préserver les symboles. C'est lorsqu'on a cru que les feuilles du jujubier donnaient aussi la richesse, non seulement la santé mais la richesse,

que les gens se sont précipités, qu'ils se sont battus pour prendre ça pour aller vendre pour devenir riche. C'est alors là que le jujubier a perdu sa sève et est devenu mort. Les disputes ont continué jusqu'à ce qu'il y ait eu cette pluie miraculeuse, qui a fait des bagarres aussi, mais le jujubier s'est dit qu'il allait s'épanouir. Ceux qui ne se sentaient pas bien, comme même Tacko--parce que pour Tacko ça fait mal en elle-même--c'est alors là que tout le monde est parti pour se réconcilier. Ce que je voulais dire, c'était ça. C'est que le passé, quand on y retourne, c'est pour aller vers l'avenir. Le passé, ce n'est pas pour tourner la tête. Le passé, c'est pour convoquer l'avenir, l'espérance et le bonheur du futur.

Azodo: Parlez-moi un peu plus pleinement de la renaissance de la communauté au pied du jujubier du patriarche. Aurait-on raison de penser que vous envisagez un jour la renaissance, le retour, des Africains à la tradition africaine authentique ?

Sow Fall: Oui, oui, c'est là le sens de la renaissance. Le mot qui dit renaissance en ma langue, le oulof, c'est le même mot qui dit que l'arbre bourgeonne: « *doundat* ». C'est le sens de revivre. Quand un bébé vient au monde, on dit qu'il renaît, « *djoudou* », on dit qu'il est redevenu nouveau. Quelqu'un qui renaît, on dit « *djoudou att ou bess* ». Quand une plante germe comme au printemps, on dit « *djebi ou jebi* ». Le terme renaissance, ça veut dire qu'on donne un autre sens à sa vie, une autre orientation à sa vie. C'est ça que ça signifie. Donc, tout à fait, je pense que la vie de l'être humain est tout à fait symbolisée par l'arbre, l'être humain qui a ses racines plantées dans la terre, et qui se lève et qui va vers l'avenir, sans les branches dans tous les sens, il faut que ça soit

harmonieux. Une fois que la sève est coupée, l'arbre n'a plus de sens. Il se laisse réimplanté dans la terre.

▪

Azodo: Dans *Douceurs du bercail* (NEA, Abidjan, 1998), à paraître en anglais, vous dites ce que voici : « Aimons notre terre ; nous l'arroserons de notre sueur et le creuserons de toutes nos forces avec courage ». Pour une lectrice mythologisante les mythes « sueur », « creuser », « forces » et « courage », donnent l'impression que vous parlez à deux niveaux, au niveau du continent africain, et au niveau de la planète terre, vue comme le berceau onirique où la labeur (*laborare*), votre écriture, par exemple, devient une prière (*orare*) pour la survie humaine. Expliquez-moi la juxtaposition morale, mystique et philosophique qui siège dans ce beau roman, votre sixième, *Douceurs du bercail*?

Sow Fall: Exactement, je ne le dirai pas mieux que vous. Vous-même l'avez très bien dit. Là, aussi, quand vous parlez de la planète terre et tout ça, c'est ce qui est valable pour les Africains. Pour l'Afrique, c'est notre situation qui s'explique par notre passé de colonisés, parce que la colonisation, elle, n'est pas seulement la créature négrière, etc. C'est tout ce qui nous a fait souffrir mentalement. La colonisation, elle atteint aussi le mental. Beaucoup d'entre nous, Africains, ont cru à notre incapacité à changer notre sort. L'esprit a été colonisé. La colonisation, nous ne pensons pas que nous pouvons nous en sortir nous-même.

La terre est symbolique. C'est symbolique. Mais, il y a des intellectuels africains qui m'ont dit que c'est comme si vous nous dites, tous, de retourner pour aider les paysans. Ce sont de grands professeurs qui m'ont dit cela. Je dis non, je n'ai pas dit ça. La terre, c'est le symbole de là d'où nous sommes sortis. C'est le symbole de ce qui a nourri l'homme primordial. Je ne dis même pas primitif, mais philosophique, au sens tout à fait symbolique du terme. Donc, l'être humain, dès sa naissance, était là, nourri par la terre. C'est notre mère. Donc, il faut, cette terre-là, qu'on lui demande à nous nourrir, pas seulement physiquement et spirituellement, mais il faut s'appuyer sur la force de cette terre-là. C'est elle que nous creusons. Nous l'intégrons comme le champ. Nous gagnons de la force, simplement, en creusant. Et puis, après, quand nous avons assez de force pour aller vers les autres--si on va vers les autres--même si nos mains sont calleuses, cela veut dire que nous avons oeuvré à nos dignités. Mais, quand vos mains sont calleuses, on ne doit pas vous mépriser. On doit vous respecter, parce que ce qui est le plus important, c'est la dignité humaine. Et, vous avez gagné votre dignité. Un homme digne, on ne peut pas lui en enlever jamais. Quand vous allez vers votre dignité, c'est un partage, on verra que c'est des liens partagés. Et ça, je le dis, je l'ai un peu remarqué partout.

Les Japonais se sentaient humiliés. Voilà une petite portion du monde où il n'y a pas de richesse naturelle. Moi, j'ai lu, je crois que c'était dans les années 50, un article dans le journal *Le Monde*. Je l'aurais dû couper, mais, je l'ai perdu dans les tas de papiers. C'était en deux livraisons. Cet article a été signé par Madame Butterfly. Je ne sais pas si c'était un pseudonyme. J'étais vraiment séduite par ces papiers dans les années entre 1970 et 1980. Et, ils expliquaient le miracle japonais. Voilà, ce qui nous est sorti, c'est que le

Japon est devenu ce qu'il est, le miracle. Ils ont eu conscience de la nécessité de dignité. C'est de l'amour propre. Ils se sont dits qu'il faut qu'on s'en sorte. Ils se sont mis au travail.

Moi, je me rappelle que quand j'étais petite, quand il y avait des boucles d'oreilles, des bijoux, des fantaisies des Japonais, les gens se disaient, ouf, ils imitent. Les Occidents disent, ce n'est que de l'imitation. Même dans des pays en développement, quand il y avait des articles japonais, on se disait, c'est du japonais. Même les Africains méprisaient les produits japonais, parce qu'ils ont été conditionnés à cela. Mais, ce n'était pas seulement l'Occident. Mais, à force de travailler, les Japonais ont pu s'en sortir. Là aussi, leur culture les ont aidés. Ils ont puisé dans leur terre, dans leur culture les moyens de sortir libres, de gagner leur force, de gagner leur puissance. Évidemment, on me dira que ce n'était pas parfait, parce qu'ils ont gagné leur pari sur le plan du développement.

Heureusement qu'ils ont leur culture, mais maintenant aussi, ils sont en train d'être opprimés par les nuisances de modernisme. Et, une dame japonaise est venue ici un jour qui me l'a dit, que le problème que je pose dans *L'Appel des arènes*, c'est exactement ce qui arrive aujourd'hui aux adolescents japonais, parce qu'ils ne retrouvent plus leur culture dans ce modernisme. Ils ont tout, mais il y a ce malaise-là par rapport à la culture. C'est là qu'il y a un conflit avec la modernité et le besoin de culture de retrouver dans le passé son identité. C'est une Japonaise dont le mari est ambassadeur au Sénégal qui m'a dit tout cela.

Azodo: Maintenant, je vais reprendre le mytheme de « lumière » que vous avez esquissé plus haut. Dans *Douceurs du bercail*, vous parlez de la « lumière d'espérance » qui guidera l'humanité et l'espoir que l'humanité récoltera et bâtira. Voilà une pensée qui se répétera dans le prochain roman, *Un grain de vie et d'espérance*. Le terme de « lumière d'espérance » est-il pour vous la plus belle expression dans le monde?

Sow Fall: Oui, c'est ce qu'il y a, à mon avis, de mieux adapté au bonheur, parce que le bonheur que nous allons chercher, qui est dans la vocation de tout être humain de conquérir, pour moi, je ne sais pas si on est d'ici. Pour moi, l'argent, ce n'est pas le bonheur. Pour moi, la notoriété, la célébrité, ce n'est pas le bonheur. Pour moi, avoir le pouvoir pour contrôler des êtres humains, leur faire marcher à la baguette, ce n'est pas le bonheur. Pour moi, le bonheur, c'est dans la beauté de l'art, dans la lumière. La lumière, pour moi, c'est quand l'intelligence, l'émotion éclaire notre vision au point que si nous nous engageons sur ce chemin de bonheur et d'espérance, nous puissions dominer le monde au sens symbolique. Nous pouvons jouir de tout ce qui peut contribuer à notre jouissance, à notre bonheur, sans que nous nous détruisions, parce que quand nous nous détruisons, ça veut dire qu'il n'y a pas de lumière. Ça veut dire qu'on sombre dans l'obscurité. Et voilà, dans un monde, où l'on parle beaucoup de globalisation, où l'on dénonce ses méfaits, moi, je pense que si, malgré toutes les richesses que l'espèce humaine a accumulées, non pas seulement sur le plan matériel, mais même sur le plan scientifique, sur le plan de nos découvertes, les grandes conquêtes que l'humanité a réussies, si l'on est là à se dire nous sommes au plus mal dans l'histoire de l'humanité,

parce que malgré tout ce qu'on a l'être humain ne se sent pas heureux, c'est parce qu'on a orienté tout sur l'économie, sur la politique, sur l'argent. Si on oriente tout sur l'économie, sur l'argent, on oublie l'être humain. Ça veut dire la valeur humaine, la beauté, la lumière, qui doit guider notre chemin. On oublie le chemin de rêve, parce que l'idéal, on oublie ça. Alors, lorsqu'on oublie ça, l'être humain quoiqu'il puisse posséder il le perd, parce que l'être humain ne peut pas être déséquilibré. Le grand danger de l'être humain c'est le déséquilibre.

Azodo: Quant à vous, le sujet de *Douceurs du bercail* n'est ni immigration ni mondialisation comme croient bon nombre de critiques. Alors, pourquoi dites-vous « voyageurs sans bagages », une expression qui rappelle les souffrances existentielles chez les êtres humains, expression aussi qui laisse entendre que vous vous plaignez du sort des Africains maltraités comme des parias en Europe et ailleurs dans le monde?

Sow Fall: Si vous lisez l'interview de Madame Françoise Pfaff que j'ai donnée à *Notre Librairie* entre 1981 et 1982, à la fin de l'interview elle m'a demandé : et votre prochain roman ce sera sur quoi ? Je lui ai dit que ce serait sur l'immigration. On ne parlait ni de mondialisation ni de quoi que ce soit. Alors, simplement, parce qu'à cette époque, en 1981, j'avais des aperçus qu'en Afrique, les gens, surtout les adolescents ici, commençaient à penser que rien n'est plus possible ici, qu'on ne peut plus rien, qu'on ne peut pas créer la richesse. J'avais dit qu'il fallait faire quelque chose pour aussi sensibiliser les jeunes, en sorte qu'ils cherchent d'abord pour essayer de faire quelque chose chez soi. Je sais aussi que les voyages, ça forme la jeunesse. Il faut aller voir les

autres. Quand je suis allée en France, c'est moi-même qui ai choisi de revenir au pays. Personne ne me l'a dit. Personne ne m'a dit quand je parlais si je songeais à revenir. Et, presque nous tous, nous avons été à l'étranger. Je vous dis que ça ne nous frôlait même pas l'esprit, si nous devions rester en France, parce qu'on savait que nous avions tout ici. Mais, aller chez les autres, c'est même solidaire. Ça ouvre les yeux et l'esprit. Cette allée vers les autres, c'est normal. Ça fait gagner les expériences. Ça donne aussi l'idée de tolérance, bien que la tolérance ici au Sénégal soit au plus bas.

Alors, j'ai dit à Monsieur le Ministre de la Culture qu'il faut que les jeunes ne pensent pas qu'ils ne peuvent rien faire ici. Il faut qu'ils essayent, s'ils n'ont pas la bourse pour aller en France, d'aller à l'université jusqu'à la maîtrise. À l'époque, ça ne faisait que commencer. C'est à l'époque-là que le livre *Douceurs du bercail* m'est venu dans la tête. Je n'avais même pas pensé au titre. C'est pour vous dire que je ne connaissais pas les problèmes de l'immigration ou de la race. À l'époque, ce n'était pas comme ça. Mais, je voyais qu'il fallait que les gens aient conscience de creuser notre terre et de créer leur bonheur et leur richesse avant d'aller ailleurs.

Ce que je décris dans *Douceurs du bercail*, je vous dis sur mon honneur que je ne savais même pas qu'il existait des hommes comme ça. Je vous le jure. C'est mon imagination. Je ne savais même pas qu'il existait des endroits où l'on *pack* les gens. Tout ça, c'est de la fiction et je l'avais écrit à l'époque. Et, c'est un jour que quelqu'un, l'ancien directeur de la Nouvelle Édition Africaine, m'a dit : mais, tu avais bien lu le livre, parce que personne ne peut aller là-bas, le livre que tu as si bien décrit dans *Douceurs du bercail*.

Non, je dis que je ne connais pas le livre. Et, il me dit qu'il existe exactement quelque chose comme ce que j'ai écrit. Bon, parce que, lui, il a été ambassadeur à l'UNESCO et il avait eu une personne, une parente à lui, qui avait des problèmes, qui avait été retenue là-bas. En tant qu'ambassadeur, il a dû y aller plaider la cause de la femme. Et, c'est comme ça que je l'ai su. Et, après, je l'ai su par la Radio France Inter, parce que j'ai entendu des policiers qui disaient entre eux-mêmes que c'était trop dur, il y a seulement la semaine dernière à la radio. Il y a une journaliste à une ONG qui les assistait et c'est eux qu'on chassait. Et cette journaliste, elle a écrit tout dernièrement un livre sur ça. Alors, pour dire que je pense que l'être humain doit oeuvrer dans sa dignité. Il ne doit pas toujours s'excuser. Il faut croire en soi. Il ne faut pas se laisser chasser. Il faut toujours croire en soi.

▪

Azodo: Votre septième roman, *Un grain de vie et d'espérance* (Édition Française Truffaut, 2002), qui peut se rendre en anglais comme *Food for Thought and Tomorrow's Life*, couronné du Prix Best Food Literature Book in French décerné par le Gourmand World Cookbook Awards, c'est un roman qui a l'allure postmoderniste : 33 questions à propos du manger au Sénégal, suivies d'une vingtaine de recettes de Margo Harley, une chère sénégalaise, vivante à Paris, sur la réalité sénégalaise culinaire. Envoyez-vous par là les invitations à tous à faire bonne chère autour de la table africaine pour la régénération de la communauté humaine?

Sow Fall: Oui, c'est un peu ça. Mais, je dois honnêtement dire que ce n'est pas moi qui ai pris l'initiative de ça. La journaliste qui a créé la collection, que je ne connaissais pas

avant, elle m'a téléphoné de Paris un jour. Elle m'a dit : J'ai un projet et beaucoup de personnes m'ont dit que l'Afrique a vraiment quelque chose et que vous aurez quelque chose à dire. Elle me dit de quoi il s'agit. Elle m'a expliqué le sujet : Je fais une série sur le manger chez les humains. C'est quoi l'acte de manger ? C'est une question à laquelle on peut défendre qu'une chère a fait la recette. Et, elle comptait intituler mon texte « Manger sous le ciel sénégalais ». Mais, ça ne m'intéresse pas, le titre. Et, elle me dit que, moi, je suis venue pour vous dire que, si je vous ai choisie, c'est que je n'ai choisi que des écrivains pour cette série. Donc, ça doit vous dire que c'est un texte d'auteurs. Vous aurez l'entière liberté de créer, de faire de la fiction, de dire ce que vous pensez. Alors, je me suis donc lancé dans l'écriture. J'ai commencé à écrire. Et, en commençant à écrire, j'ai sorti les choses que j'avais en tête depuis toujours, comme si je les ai vécues : l'importance de manger dans les relations sociales chez nous. C'était comme ça.

Donc, quand je vous dit que ce n'était pas du militantisme, ce n'était pas de l'idéologie, tout cela je le vivais dans une atmosphère où le manger était quelque chose d'essentiel, où beaucoup de gens qui venaient, d'ailleurs, à l'heure de manger, venaient à la fête. Le manger, chez nous, c'était la fête. Alors, j'ai vécu dans cette atmosphère et j'ai construit mon texte autour de ça. Alors, je voyais, mais je n'expliquais pas. Quand il y a le mariage de grandes cérémonies, ça dépasse le cadre de mettre dans le ventre et ça dépasse le surnaturel. C'est se relier aux forces cosmiques. C'est naturel de donner à manger au génie de la mer. Quand il y a le mariage, l'espérance de vie, de fécondité de la mariée, c'était cette espérance qui dictait qu'on faisait pleuvoir du grain de vie. Ce qui germe et ce qui nourrit est une grande vie référentielle.

Mais, la table planétaire, ce n'est pas ça, parce que le manger doit être une nourriture aussi spirituelle. Mais, ça donne toujours l'idée de banquet. Le banquet, c'est l'échange d'intelligence, parce qu'autour du banquet, on discute, on se parie, on voit l'autre, on découvre ce que l'on pense. Mais, c'est aussi la tolérance et c'est aussi le partage. Ça, c'est très important, n'est-ce pas ? Le partage universel. Que ce sera génial, si l'on peut l'avoir....

Azodo: Le conte du vieil homme qui a mangé du *bassé salté*, conte qui se trouve à la page 13 d'*Un grain de vie et d'espérance*, est-il vrai ou fictionnel?

Sow Fall: Non, c'est de la fiction. Cent pour cent fiction. Quand j'étais toute petite, le *bassé salté* c'était un mets d'apparat. Le tissu était très bon. Vraiment, c'est un mets d'apparat. Alors, j'ai mis « salté », ça vient du français et ça signifie sale. Et, j'ai demandé quand j'étais petite, mais personne ne m'a dit ce que ça signifie. Moi, je suis partie d'une interjection, en disant, où c'était beau et appétissant on dit « c'est sale ». Mais, en disant le contraire, on veut dire que c'est « parfait ». Alors, c'est ça. Moi, j'ai fait mon truc dans ce sens-là. J'ai inventé l'histoire d'une petite fille qui est très espiègle, d'ailleurs, qui dit à ce monsieur-là : « Mais, c'est salté ». Elle a créé ce qui pouvait devenir un incident, en disant le contraire pour provoquer la honte du monsieur-là. Mais, ça a provoqué le rire et ça a sauvé la situation.

Azodo: Il s'agit, donc, d'un jeu de mots.

Sow Fall: Oui, il s'agit bien d'un jeu de mots.

Azodo: **À la page 79 encore d'*Un grain de vie et d'espérance* vous dites ce que voici :**
« Mon sentiment est que le temps de manger—pour tous les symboles qu'il véhicule—et le temps de la télé sont incompatibles ». Vous n'aimez donc pas qu'on regarde la télé en même temps qu'on mange ? Croyez-vous que les images ravissantes du téléviseur défavorisent les valeurs éthiques et les croyances traditionnelles d'antan?

Sow Fall: Moi, en un sens, ce n'est pas pour ça que je dirais qu'il ne faut pas regarder la télévision. Il y a le fait que la télévision apporte beaucoup de valeurs négatives, mais aussi elle donne beaucoup de valeurs positives. Tout n'est jamais, jamais, jamais noir. La télévision contribue beaucoup de choses qui nous rendent service. Mais, quand on mange, je pense qu'on doit partager. C'est un instant de manger. Mais, vous mettez à chacun la fourchette à la main. Donc, manger et regarder la télévision, il n'y a plus de communion. Le manger, c'est un temps de communier. Moi, je sais qu'on peut manger en écoutant les informations. Mais, le temps de manger, ce n'est pas le meilleur moment de faire ça, ni pour lire, d'ailleurs. Je ne pense pas que c'est une question, même chez ceux qui ont inventé la télévision. Je pense que ce n'est pas une question des valeurs ancestrales, parce que les Occidentaux mêmes déplorent les effets de la télévision qu'ils ont inventée. Pour moi, le temps de manger, c'est le temps humain. C'est le temps de passer quelque chose sur le plan humain, sur le temps de partager. Le manger, c'est pour moi le temps de détente. C'est le temps de joie. C'est le temps de la convivialité. Moi, je pense que ça ne doit pas être le temps pour les juristes.

▪

Azodo: **Êtes-vous moraliste ? Pourquoi les principaux personnages de vos romans échouent-ils?**

Sow Fall: Moi, je ne pense pas que les principaux personnages de mes romans échouent. C'est la loi de la vie. Il y a des gens qui résistent, donc, ils échouent. Mais, un roman, la littérature, en général, c'est toujours sur un terrain de conflit, de subversion, de malaise, d'idéal social, ou de conflit. Ce n'est pas pour rien. Quand on parle de fiction, on parle de l'intrigue, parce qu'il y a toujours le mot intrigue. Donc, il y a des choses qui s'entrechoquent. Et, quand, des fois, je dis qu'une littérature est forcément engageante en soi, c'est qu'il y a des gens qui ne le croient pas. Les romans d'amour, moi, j'aime aussi faire des romans d'amour. Est-ce que vous avez vu un roman d'amour tout à fait plat ? Quand l'amour fait l'objet d'une littérature, ce n'est pas seulement pour la première page. C'est parce qu'il y a toujours quelque chose qui contribue au projet. Alors, donc, mes personnages sont dans ce monde-là. Et, quand il y a fiction, c'est que tout n'est pas plat, et on voit déjà des gens qui peuvent échapper et qui peuvent gagner.

Si on les prend un par un, oui, dans *Le Revenant*, Bakar échoue. Dans *La grève des Bàttu*, Mour Ndiaye, il échoue, parce qu'il est mauvais. Mais, Kéba, il a gagné, quand même. Dans *L'Appel des arènes*, Nalla a gagné et M. Niang a gagné. C'est Diattou qui échoue. Elle échoue dans la logique de sa propre action. Ce n'est pas moi qui les fais échouer. Il y a *L'Ex-père de la nation*, Madiama échoue, parce qu'il est parti pour ça. Mais, à mon avis, il ne gagne pas, parce que c'est pour lui dire que l'histoire est née pour son mémoire. Après ça, c'est *Le Jujubier du patriarche*. Ils réussissent, tous, parce qu'ils réussissent à recréer l'harmonie qui est important. Ils ont tous réussi autour de

l'harmonie. Ce qui m'a plu, c'est la tolérance entre Gueladio et Sarebibi. Est-ce que nous pouvons faire, écrire, prier ? Ils ont fait ensemble une prière, et ils se sont retrouvés. Dans *Douceurs du bercail* aussi, c'est la réussite totale pour tout le monde. C'est la réussite d'Astar. C'est la réussite de tous ceux qui étaient sortis de cette cave-là. C'est la réussite aussi de l'entreprise que tout le monde donnait avant de partir pour la terre. Ça part simplement d'une ère de la terre. C'est dans la terre, là où il y a le zèle. C'est ça qui a fait la richesse du projet. Moi, je dis quand on creuse, quand on essaie, je ne crois pas aux efforts vains. Je crois d'une manière presque mystique dans la force de l'être humain. Je pense que quand l'être humain veut avoir sa dignité, sa volonté et son intelligence, il peut s'en sortir.

Azodo: Je reprends ici une question qu'on vous a déjà posée ailleurs. Y a-t-il une idée organisatrice de votre pensée littéraire ? Êtes-vous en train de construire une comédie humaine à votre façon?

Sow Fall: C'est vous les critiques qui peuvent le dire. Mais, l'idée organisatrice, c'est la dignité de l'être humain. C'est le lien entre tout ce que j'écris, parce que, simplement, on ne fait pas pour des raisons personnelles. Et, c'est une question, sans doute, de tempérament, parce que je n'ai vécu rien de souffrance qu'on peut rencontrer dans mes personnages. Et, peut-être, c'est même ça qui a fait que je les fais. J'ai été éduquée dans le sens du respect des autres, même quand ils sont démunis. Moi, je ne cherche pas à maîtriser l'autre à cause de sa position sociale. J'ai donc été éduquée dans le sens du respect. C'est peut-être pourquoi quand je suis revenue de France et que j'ai vu que les

gens donnaient plus d'importance à l'argent qu'aux valeurs intrinsèques humaines, ça m'a choqué. Et, donc, j'ai acclamé la dignité humaine. C'est ça.

Azodo: Revenons maintenant à votre carrière d'animatrice culturelle et d'écrivaine sénégalaise. Quel a été le problème entre vos établissements et l'Union des Écrivains Sénégalais ? Y a-t-il eu un conflit ?

Sow Fall: Non, il n'y a pas eu de conflit personnel avec l'Association des Écrivains Sénégalais. Je suis partie de l'Association. Ils ont dit, tous, que je ne partirais pas. Mais, moi, je n'avais pas demandé à faire partie de l'Association. Ce sont eux-mêmes qui m'ont dit de me joindre à eux. Je n'ai pas l'habitude des associations. Et, pendant des années, ils m'ont dit ça et je n'ai pas accepté. Et, quelques écrivains aussi, ils sont venus chez moi et devant mon mari ils m'ont dit qu'il ne faut pas faire ce genre de choses. Et, dans l'assemblée générale, ils m'ont présentée quand je suis allée là-bas. Il y avait deux personnes qui auraient voté au contraire, mais ce n'était pas important, c'était même mieux comme ça.

Alors, donc, après le mandat de deux ans, je leur ai dit, maintenant, j'ai créé le C.A.E.C., j'avais même organisé moi-même ce colloque-là, que je voulais partir. Comme nous sommes des écrivains, ce n'est pas la peine qu'on soit égoïste. Il faut de dur travail. Il faut que chacun travaille pour la survie. À cette assemblée générale, ils ont refusé. J'ai dit, donc, je vous donnerais encore quelque temps. J'étais présidente de l'Association des Écrivains du Sénégal de 1980 à 1984. J'ai moi-même demandé à en être déchargée pour avoir le temps d'écrire.

Mais, vraiment, il y avait des gens qui n'étaient pas tellement avec moi, pour différentes raisons, parce que, moi, je voulais faire des choses dans la rigueur. J'étais un peu dure. Même ces gens-là, ils me disaient qu'il faut qu'on soit vis-à-vis de l'État, que leur rapport soit clair. Et, c'est ce que je voulais même dire, c'est ce que j'ai dit quand j'ai dit au président de l'Association des Écrivains que nous sommes des gens libres et que nous n'allons pas vraiment perdre notre liberté avec le pouvoir. Et, j'ai dit comme nous sommes des Sénégalais, nous voulons faire comme un enfant vis-à-vis de ses parents. À un moment, il est aidé, mais nous comptons avoir des actions qui peuvent nous aider de devenir autonomes. Et, je croyais comme je faisais ici au C.A.E.C. Moi, je n'ai jamais demandé de l'argent pour le fonctionnement du C.A.E.C. Alors, donc, je lui ai dit ça, qu'il faut nous offrir une subvention. Il y a des congrès et des classes d'association. Je vais demander de faire mettre trois billets d'avion à la disposition de l'Association, chaque année, comme ça on l'aura si on en a besoin, en lui disant que, moi, je ne toucherai jamais aux billets. Je n'ai jamais voyagé avec un billet de l'Association. Alors, on a marché comme ça.

Après, il y a eu les renouvellements. Quand on a élu un autre, moi, j'avais mon travail, je ne pouvais pas le faire. Je ne pouvais pas militer. En suite, il y a eu des écrivains qui n'étaient pas d'accord avec moi. Mais, je dois dire que la majorité, même l'actuel président et celui qui est toujours le secrétaire général, ils m'ont toujours soutenu et jusqu'à aujourd'hui ils sont restés très loyaux vis-à-vis de moi. Ils viennent ici et on parle et tout ça. Vraiment, ils m'aiment.

Alors, il y a un groupe d'écrivains qui, à un moment donné, a pensé que, moi, je n'y allais pas. Il y a eu des mal entendus. Certains croyaient que je ne le soutenais pas. Mais, c'était un malentendu. Ceux et seuls, ils sont revenus ici. Ils connaissent maintenant la réalité. Donc, ils sont venus ici, ce qui m'a plu. Ils m'ont dit : bon, on va créer une autre association dans laquelle vous allez participer. Moi, j'ai dit que ce n'est pas rationnel que, moi, je laisse tomber les associations que j'ai créées, le C.A.E.C. et le C.I.R.L.A.C., où j'ai gagné un salaire. Je ne peux pas rester en gagnant le salaire et en foutant les gens dehors, ni qu'on laisse tomber l'Association d'écrivains et qu'on crée une autre association, parce qu'on n'a pas le temps. Et, c'est alors-là qu'avec le professeur Diouf ils sont venus ici. Ils ont dit qu'on va créer une autre association. Je les en ai dissuadés. Mais les autres ne savaient pas que je les ai dissuadés de créer une autre association. Mais, ils ont quand même tenu bon. Ils ont fait l'association. Ils sont entrés là-dedans. Ils ont élu Cheikh Aliou Ndao le président. Moi, je suis vice-présidente. Et, il y a Boubacar Boris Diop, le Secrétaire Général, et tout ça. Parmi les membres, il y a le professeur Madior Diouf. Mais, on n'a pas le temps de fonctionner. Le président qui était chargé d'effectuer les démarches administratives pour sa reconnaissance légale ne les a pas faites. J'ignore les raisons. C'était ça le conflit.

Mais, après, ils ont dit, nous, vraiment, on n'a pas à se chamailler. Il faut l'unité des écrivains. Évidemment, ils sont venus ici au C.A.E.C. On a tenu des réunions et on s'est réentendus. Mais, les deux associations sont restées comme ça. Il n'y a pas de problème. Il n'y a point de bagarre. Il n'y a rien. Eux, ils s'entendent. Ils sont actifs. Ils font des

choses. Nous, nous n'avons pas le temps. Moi, je n'ai pas le temps. Je le dis. Voilà, c'était ça le conflit, qui n'en est même pas.

Quand ils ont eu les sièges, il n'y a pas très longtemps, ils m'ont invitée et ils m'ont rendu hommage. Et, ils devaient faire même au mois de février un colloque sur la littérature saint-louisienne et ils avaient fait de moi l'invitée d'honneur. Vraiment, il n'y a pas de problème. Il n'y a aucun conflit.

Azodo: Y a-t-il donc un roman en passe ... ?

Sow Fall: Oui, il y a un roman à venir en Suisse le mois d'avril. J'en ai même ici les épreuves pour les dernières corrections.

Azodo: Quel est le titre ?

Sow Fall: Il est intitulé *Festin de la détresse*.

Azodo: De quoi s'agit-il ?

Sow Fall: J'ai dit la même chose. J'ai dit qu'il y a des gens qui se nourrissent de la détresse humaine.

Azodo: Merci beaucoup, Madame.

Sow Fall: De rien.

Azodo: Vraiment, vous avez répondu à toutes mes questions.

Sow Fall: Je vous en prie

The End